

Boissier, Edmond

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden
Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences
Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **68 (1885)**

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EDMOND BOISSIER

Nous avons perdu, le 25 septembre 1885, le botaniste le plus versé dans la connaissance des plantes d'Orient et d'Espagne, l'auteur d'ouvrages très importants sur la flore de ces deux régions, celui qu'on consultait comme une autorité dans cette branche de la science. Il avait en outre un caractère si excellent et une manière de vivre si honorable que toutes les personnes en relation avec lui le regrettent infiniment. C'est au double point de vue de la science et de nos affections que je voudrais essayer de raconter sa vie.

Pierre-Edmond Boissier appartenait à une famille très considérée à Genève, venue de France lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Sa mère était fille du célèbre docteur Butini. Il était né à Genève, le 25 mai 1810. Sa sœur, M^{me} la comtesse de Gasparin, bien connue par son esprit et ses ouvrages, avait seulement quelques années de moins que lui, de sorte que leur première éducation se fit un peu en commun, sous la direction d'un jeune précepteur, M. Valette, qu'on a vu depuis pasteur distingué, à Naples et à Paris. C'était un maître sérieux, sévère, impératif, qui cependant se faisait chérir de ses élèves. Sa rudesse et leur légèreté ne les empêchaient pas de sentir tout son mérite et l'on a vu plus tard quelles excellentes directions morales il avait su développer chez eux. Valette avait les idées d'un autre siècle en fait d'éducation. Il tenait essentiellement à l'obéissance

et pensait même que des soufflets n'étaient pas un mauvais moyen pour l'obtenir. Avec Edmond il ne parlait jamais que latin, même hors des leçons, et avec ses deux élèves, italien. Ordre leur était enjoint de parler entre eux cette dernière langue, mais le français de la famille et du pays reparaissait souvent et amenait de fortes gronderies. Un enseignement bizarre était celui du nom des parties qui constituent notre pauvre charpente osseuse. Il y avait dans ce but un squelette qu'on démontrait le jour et qu'on glissait la nuit sous la couchette d'Edmond. Était-ce afin d'éviter chez le jeune homme des terreurs imaginaires, ou bien pour lui donner de bonne heure des idées sérieuses? Je l'ignore. En tous cas, la jeunesse, avec sa gaité accoutumée et son insouciance triomphait, et elle a triomphé jusqu'à l'âge mur, qui est souvent celui des chagrins.

L'occasion de donner essor à la gaité était, pour Edmond et sa sœur, le séjour de leurs parents, à Valleyres près d'Orbe, dans le canton de Vaud, non loin du Jura. Dans ce pays agreste on leur laissait beaucoup de liberté. Edmonds'habituaient à grimper sur les montagnes et à supporter la fatigue. Sa passion de voyages y prit naissance et son goût pour la botanique également. Il cherchait déjà et distinguait les plantes. Une fois il découvrit sur la montagne du Suchet, qui appartenait à son père, un recoin pierreux et abrité dont il fit une sorte de jardin botanique en y plantant les espèces les plus rares des environs. Curieux et premier essai de la culture de plantes alpines, qu'il a poursuivie avec tant de zèle à Valleyres pendant un si grand nombre d'années !

Le futur voyageur qui devait parcourir l'Orient, l'Algérie et l'Espagne montra mieux ses inclinations un peu plus tard, lorsque M. Valette eut pris congé. Edmond obtint de son père de visiter le Grand Saint-Bernard,

dont il avait entendu parler comme d'un endroit très recherché des botanistes. Il partit accompagné d'un jardinier de confiance et muni de la petite somme nécessaire pour une excursion de quelques jours. Arrivé au Saint-Bernard, si près de l'Italie, il fut saisi de la passion d'aller jusqu'à Turin. Aussitôt les deux voyageurs s'y rendent à pied, en ménageant leurs ressources. Ils voient la ville, ensuite ils passent le mont Cenis, toujours à pied. En Savoie la faim les oblige d'entrer dans un cabaret. On leur offre des pommes de terre frites. Nous sommes trop pauvres, dirent-ils, donnez-nous du pain. De cette façon ils arrivèrent à Genève avec un franc tout juste au fond de l'escarcelle. Mangeons une glace, dit Edmond, il ne nous restera rien !

L'âge des études sérieuses était arrivé. Boissier suivit les cours de l'Académie de Genève, d'abord dans la division des lettres, ensuite dans celle des sciences où de Candolle enseignait l'histoire naturelle.

L'époque était singulièrement favorable au développement scientifique des jeunes gens de familles riches et aisées. Il y avait chez elles une passion, ou si l'on veut une mode qui entraînait. Les plus belles dames suivaient des cours libres de chimie, de physique, de botanique ou autres sciences. On payait pour chaque cours une somme assez forte (50 ou 60 francs), ce qui n'empêchait pas que la salle ne fût comble. Aujourd'hui, malgré l'augmentation des fortunes, rien de semblable ne serait possible. Edmond Boissier avait l'exemple de son cousin Auguste de la Rive, qui commençait à montrer sa grande aptitude aux sciences physiques. M^{me} Boissier, dont le talent pour la musique était remarqué dans la société, désirait par-dessus tout voir son fils être un *savant*. Il le devint. Mais ce n'était pas pour gagner de la célébrité, comme le rêvait sa mère ; c'était par amour de la science, par cu-

riosité, par activité d'esprit et pour contribuer au bien public dans le progrès général des connaissances.

Avant de faire de grands voyages, il préludait par des excursions multipliées dans les Alpes et le Jura.

Le Dr Butini, malgré son âge et une vie très sédentaire, se plaisait à faire, le dimanche, l'ascension du Salève, de la Dôle ou du Reculet. Accompagné de son petit-fils, il recueillait avec lui des plantes rares, qui lui rappelaient ses herborisations de jeunesse. En même temps, mais avec des amateurs de botanique ses contemporains, Boissier faisait des courses bien autrement fatigantes. L'une d'elles, dans la vallée de Saas, fut si aventurée que l'un des excursionnistes, Marc Viridet, fut frappé d'une terreur durable, qui fait sourire dans le récit qu'il a publié de cette excursion. S'il y avait réellement quelque danger, Boissier, grâce à son pied solide et à sa tête de montagnard, n'y fit pas attention.

Un séjour de quelques mois à Paris dans l'hiver de 1831 à 1832 le mit en relation avec plusieurs botanistes, particulièrement avec le savant et modeste Jacques Gay, Suisse de naissance, alors secrétaire de M. de Sémonville. Je ne sais si c'est à Paris ou à Genève qu'il se lia avec l'excellent Baker Webb, qui avait exploré les îles Canaries et l'Espagne. Sa conversation doit avoir exercé sur lui une certaine influence.

A la fin de 1833, Boissier partit avec sa mère et sa sœur pour l'Italie, où il passa plus de six mois, très occupé de botanique et en outre de conchyliologie. A Naples, il ne faisait que pêcher et collecter des *frutti di mare*. Cependant il eut le mérite de comprendre qu'il ne convient pas d'étudier à la fois deux parties si différentes de l'histoire naturelle et, à son retour en Suisse, il opta pour la botanique.

C'est en 1834 et 35 qu'il fut de plus en plus *hanté* de

l'Espagne, selon l'heureuse expression de M^{me} de Gasparin dans un billet qu'elle a bien voulu m'écrire. Il apprit alors l'espagnol et se prépara par les livres au voyage qui devait lui valoir une réputation méritée. De Candolle, qui attendait beaucoup de son ardeur, lui prodiguait des encouragements et des conseils dont il s'est montré extrêmement reconnaissant dans la préface de son ouvrage sur l'Espagne.

Parti de Genève une première fois en 1836, il fut rappelé subitement par la mort de son excellente mère, mais l'année suivante, il reprit courage et gagna ces régions du midi qu'il désirait tant parcourir. Accompagné d'un domestique très sûr et très en état de résister aux fatigues¹, il se rendit à Marseille où il s'embarqua pour Barcelone et Valence. De cette ville, alors troublée par la guerre civile, comme la Catalogne, il côtoya le littoral péniblement sur une felouque, jusqu'à Motril, dans l'ancien royaume de Grenade. C'était une navigation comme celle décrite dans l'Odyssée. A tous moments il fallait s'arrêter à cause des vents contraires et le soir on stationnait dans une anse, sans débarquer à cause de la douane et des exigences de la Sanidad. Le botaniste ne pouvait donc pas herboriser ; il apercevait seulement des plantes qui lui étaient inconnues. Enfin, arrivé sur la côte méridionale, il commença de parcourir la région accidentée et magnifique située entre la mer et la Sierra Nevada. C'était alors de toute l'Europe la partie la moins connue des botanistes. Boissier en a rapporté des centaines d'espèces ou variétés nouvelles, représentées en herbier par le nombre surprenant de cent mille échantillons.

¹ David Ravey accompagna M. Boissier dans plusieurs voyages, en Orient, en Algérie ou en Espagne. Il récoltait les plantes avec autant de zèle que d'intelligence, et ne se laissait abattre par aucune difficulté. M. Boissier a nommé quelques espèces *Raveyi*.

Une récolte aussi abondante s'explique par l'énergie du voyageur, aidé convenablement, et par la méthode régulière avec laquelle il passait, suivant la saison, des plaines aux collines et aux montagnes, revenant ensuite dans les mêmes localités pour cueillir en fruit les plantes qu'il avait vues d'abord en fleurs. La plus brillante de ses découvertes fut celle du *Pinsapo*, cette belle conifère du genre *Abies*, qui existe seulement sur la chaîne du littoral appelée Sierra Bermeja, près d'Estepona. Un Allemand, Hænseler, établi à Malaga, lui en avait montré un rameau sans fruits, qu'il ne savait comment déterminer. Boissier visita la forêt, jugea l'espèce tout à fait nouvelle et vit en automne les cônes dressés, qui en sont le principal caractère. On possède aujourd'hui le Pinsapo dans nos jardins, où il végète admirablement.

Après plusieurs mois d'herborisations dans le midi de l'Espagne, Boissier gagna Madrid, où les botanistes le reçurent à merveille, en particulier le vieux et malheureux Lagasca, victime à plusieurs reprises de ses opinions modérées. Leur libéralité augmenta sa collection de plantes d'Espagne, mais ce qu'il avait de plus précieux venait de ses propres récoltes dans les régions élevées du royaume de Grenade, qu'il était si important de pouvoir comparer pour la flore avec l'Atlas et les Pyrénées.

De retour à Genève, Boissier se mit à étudier ce qu'il avait recueilli. Ce fut l'œuvre de plusieurs années. Le *Voyage botanique dans le Midi de l'Espagne*, en deux forts volumes in-4° de texte et planches, porte la date 1839-45. C'est un livre capital, dont plusieurs parties doivent être lues, et que les botanistes auront toujours à consulter.

Le premier volume se compose d'une préface, de la relation détaillée du voyage, d'un chapitre important sur la géographie botanique et de planches, au nombre de

206, représentant des espèces nouvelles ou peu connues. Ces planches ont été dessinées avec beaucoup d'exactitude et d'élégance par notre regretté compatriote Heyland. Les couleurs y sont données légèrement, avec un goût parfait, qui a servi d'exemple dans des publications analogues. Le second volume est composé uniquement du texte botanique.

En 1842 et 1846, Boissier parcourut la Grèce, l'Anatolie, la Syrie et l'Égypte. Alors il était accompagné de sa jeune et charmante femme, sa cousine germaine, née Lucile Butini, qu'il eut le malheur de perdre en 1849 dans un autre voyage dans le midi de l'Espagne, victime d'une fièvre typhoïde. On voit, même dans ses publications botaniques, combien elle lui était chère et à quel point elle s'associait à ses goûts¹. Jamais il n'a pu se remettre d'un coup si inattendu. La seconde moitié de sa vie en a été couverte, pour ainsi dire, d'un crêpe. Heureusement sa sœur et son beau-frère (le comte de Gasparin), son fils (M. Agénor Boissier), sa fille et son gendre (M^{me} et M. W. Barbey), sans parler des autres membres de sa famille, l'entouraient de témoignages d'affection auxquels il était sensible, et le travail — un travail assidu — entremêlé de quelques voyages occupaient son activité d'esprit et de corps.

Après avoir publié successivement des cahiers de descriptions d'espèces rares ou nouvelles, qui forment trois volumes in-8°, il se mit à une œuvre plus difficile, la monographie du groupe des Euphorbiées, qui a paru dans le *Prodromus* de MM. de Candolle. A l'appui de ce

¹ Il a nommé d'après elle deux espèces des montagnes d'Anatolie qui sont au nombre des plus gracieuses : *Omphalodes Lucilæ* et *Chionodoxa Lucilæ*. La dédicace de la première est motivée dans un latin élégant : *Dicavi dulcissimæ conjugii in itinere longo difficilique indefessæ impavidæque sociæ, in detegendis colligendisque plantis Anatolicis utilissimæ adjutrici* (Diagnoses, 4 p. 41, 1844).

travail, et pour rendre service à l'excellent dessinateur Heyland, qui avait alors peu d'ouvrage, il fit faire un volume in-folio de planches du genre *Euphorbia*.

D'un autre côté, les plantes d'Orient recueillies dans ses voyages et celles qu'il obtenait de cette région par échanges ou par achats s'accumulaient dans son grand herbier. Il conçut alors le projet d'un résumé complet de la *Flore d'Orient* et il a eu le bonheur de l'achever en cinq volumes in-8°. C'est le résultat de quarante années de voyages pénibles, de correspondances très actives, de dépenses et surtout d'études minutieuses sur des échantillons d'herbiers qu'il fallait classer, comparer avec les livres et décrire méthodiquement. Boissier a été l'exemple rare d'un botaniste toujours actif comme voyageur et laborieux dans les études sédentaires.

Pour la partie matérielle du travail, il se servait du botaniste Reuter, d'abord simple conservateur de son herbier, qu'il traita bientôt comme un ami dévoué, intelligent et honnête. Reuter, ancien graveur dans la fabrique d'horlogerie, n'avait aucune instruction scientifique, mais il était doué d'une excellente mémoire et d'une rare sagacité pour saisir les plus légères différences entre des formes voisines de plantes. Il était de ces naturalistes qui distinguent beaucoup plus volontiers qu'ils ne rapprochent. Peut-être a-t-il entraîné quelquefois son maître un peu trop dans ce sens, mais il lui a rendu d'incontestables services.

Reuter accompagna M. et M^{me} Boissier, en 1849, dans le voyage en Algérie, à Tanger et dans le midi de l'Espagne, qui se termina d'une manière si fatale. Il suivit encore Boissier en 1861 en Norwège. Deux fascicules de descriptions portent le titre : par Boissier et Reuter. La mort de ce modeste collaborateur, en 1872, fut une perte sensible pour celui auquel il était si fort attaché.

Pendant que Boissier achevait sa *Flore d'Orient*, il recevait de nouveaux matériaux, grâce aux voyageurs qui parcouraient l'Anatolie, la Perse, la Syrie, etc., voyageurs qui recevaient souvent de lui des subsides ou dont il achetait les collections. Voyant toutes ces richesses, il se mit à rédiger un supplément, dont la moitié à peu près doit être achevée. C'est à son gendre, M. William Barbey, déjà connu par de bons travaux de botanique¹, qu'il incombe de voir quel parti on pourra tirer de ce précieux manuscrit. Je ne doute pas qu'il n'y mette toute son attention et tout son cœur.

Boissier passait l'hiver dans sa villa du Rivage, près de Genève, où il s'était donné une belle serre d'Orchidées exotiques, et le reste de l'année à Valleyres, où la culture de plantes de toutes les hautes montagnes de divers pays l'intéressait et l'occupait. Pendant nombre d'années il a été un membre assidu du synode de l'Église libre du canton de Vaud, à laquelle le rattachaient ses convictions religieuses. Beaucoup de charité et de visites aux pauvres malades du village attestaient d'une autre manière ses sentiments pieux et généreux. Il n'a jamais rempli de fonction publique, à moins qu'on ne veuille considérer comme telle le service militaire obligatoire qui avait fait de lui, temporairement, un officier d'artillerie. Comme citoyen, il votait à Genève. Dans les troubles qui ont agité notre ville de 1841 à 1864, il s'est montré partisan zélé de l'ordre légal fondé sur une constitution régulièrement votée. Une fois, lorsqu'un rassemblement menaçait d'envahir la salle du Grand Conseil, il s'efforça comme d'autres bons citoyens de contenir l'émeute, et dans la bagarre il reçut à la hanche un coup de stylet qui aurait pu mettre sa vie en danger.

¹ Voir son ouvrage : *Herborisations en Orient*, un vol. in-4°, avec planches. Lausanne, 1882.

Passons sur ces tristes événements et suivons plutôt notre ami dans ses occupations ordinaires et ses voyages.

Les derniers de ceux dans lesquels il a récolté des plantes¹ ont été en société de plusieurs zélés botanistes.

Avec M. le Dr Levier, de Florence, il visita les Apennins du centre de l'Italie et du nord des Abruzzes. Ce fut un voyage curieux par le contraste de la vie civilisée la plus élégante avec la barbarie des pays montueux du voisinage. Un jour nos voyageurs étaient hébergés dans une résidence analogue aux châteaux des seigneurs anglais, avec tous les raffinements du luxe et l'amabilité des Italiens de bonne compagnie, le lendemain et les jours suivants ils couchaient sous des sapins dans la montagne, vivant de lait de chèvre pour boisson et de pain noir très sec pour nourriture. De belles plantes, quelquefois bien rares, servaient de compensation. En 1877 il retourna dans le midi de l'Espagne avec M. le pasteur Leresche, et l'année suivante, avec le même et M. Levier il visita les Asturies, la Galice et le Portugal. En 1881, il fit encore un voyage fatigant avec M. Burnat, le pasteur Leresche, M. W. Barbey et le Dr Recordon, aux îles Baléares et dans les montagnes au-dessus de Valence.

C'était trop pour un homme dont la santé, jadis excellente, avait été minée d'abord par une fièvre d'Orient très tenace, ensuite par de mauvaises nourritures, par des nuits en plein air et des marches excessives. L'estomac devint malade, d'une affection chronique, par moments douloureuse. Les inventions modernes de l'art furent mises en jeu, notamment la lotion intérieure avec eau froide, mais le malade n'était guère disposé à se soigner. Il n'évitait pas assez la secousse des voitures et des chemins de fer. Il fumait, et la matière âcre du tabac glissant

¹ J'omets d'autres voyages ou excursions qui étaient plutôt d'agrément. Boissier avait un tel attrait pour l'Espagne qu'il y est allé huit fois.

plus ou moins dans l'œsophage devait augmenter l'irritation de l'estomac. Malgré la diminution de ses forces, il persistait à se pencher pour cultiver ses chères plantes alpines. Très souffrant dans l'été de cette année, il se remit un peu, mais le 25 septembre, après une crise douloureuse, il mourut tout à coup, entouré de ses enfants. Son dernier effort avait été de demander une plante alpine, une Campanule, qu'il pensait avoir fleuri dans ses rocaillies. On la lui avait apportée et il l'avait tenue dans ses doigts et contemplée avec plaisir. C'était comme un dernier adieu à la science qu'il a tant aimée !

Edmond Boissier était trop modeste pour chercher des distinctions. Elles lui arrivaient tout naturellement par l'effet de ses travaux. Il avait reçu des décorations ; je ne saurais dire lesquelles, puisqu'il n'en parlait pas et ne les montrait pas. Les nominations académiques devaient lui plaire davantage parce qu'elles impliquent l'idée d'une approbation par des hommes spéciaux bien compétents. Il était membre étranger des académies de Madrid et de Turin, de la Société linnéenne de Londres, et, depuis cette année même, correspondant de l'Académie des sciences de l'Institut de France. La section de botanique l'avait présenté, en première ligne, à l'unanimité. Sans doute elle avait sous les yeux la liste complète de ses publications, aussi ne puis-je mieux terminer qu'en la donnant, comme une sorte de pièce justificative.

Alph. DE CANDOLLE.

LISTE DES PUBLICATIONS D'EDMOND BOISSIER

Notice sur l'*Abies Pinsapo*. In-8°, 42 p. (Bibl. univ. de Genève, février, 1838.)

Elenchus plantarum novarum minusque cognitarum quas in itinere hispanico legit E. Boissier. In-8°, 94 pag. Genevæ, 1838.

Voyage botanique dans le midi de l'Espagne pendant l'année 1837. Vol. 1, narration, géographie, botanique et planches ; vol. 2, énumération des plantes spontanées, observées jusqu'à ce jour dans le royaume de Grenade. In-4°. Paris, 1839-1845.

Description de deux nouvelles espèces de Crucifères des Alpes du Piémont (Mém. Soc. phys. et d'hist. nat. de Genève, 1848, vol XI, p. 454).

Plantæ Aucherianæ orientales (Ann. sc. nat., série 2, vol. XVI, p. 347 et XVII, 45, 150, 384).

Novorum generum Cruciferarum diagnosis, etc. (ibid. XVI, p. 378).

Plantes nouvelles recueillies par M. P. de Tchihatcheff en Asie Mineure (ibid. série 4, vol. 2, p. 243).

Diagnoses plantarum orientalium, In-8°. Série 1, fasc. 1-13, formant deux volumes, Lipsiæ, 1842-54. Série 2, fasc. 1-6 (sive vol. 3) sous le titre : Diagnoses plantarum orientalium novarum additis nonnullis europæis et boreali-africanis. Lipsiæ et Parisiis, 1854-59.

Centuria Euphorbiarum. In-8°, 40 pag. Lipsiæ et Parisiis, 1860.

Euphorbieæ, dans De Candolle, Prodrômus, vol. XV, sect. 1, 188 pag. in-8°. 1862.

Icones Euphorbiarum. Un vol. in-fol. 120 pl. Paris, 1866.

Boissier et Buhse, Aufzählung der auf einer Reise durch Transcaucasien und Persien gesammelten Pflanzen. Un vol. in-4°, avec 11 planches ou cartes, Moscou, 1860.

Note sur quelques nouveaux faits de géographie botanique (Archiv. des Sc. phys. et nat. de Genève, 1866, vol. XXV, p. 265), article traduit en anglais dans Annals and mag. of nat. hist. XVII, p. 464.

Flora orientalis. 5 vol. in-8°. Genevæ et Basileæ. 1867-84.

Plantarum orientalium novarum decas 1^a, in-8°, Genevæ, 1875.

Boissier et Reuter. Diagnoses plantarum novarum hispanicarum præsertim in Castella nova collectarum. In-8°, 74 pag. Genevæ, 1842.

Boissier et Reuter. Pugillus plantarum novarum hispanicarum In-8°, 134 pag. Genevæ, 1852.

Boissier et Balansa. Description du genre Thurya (Ann. sc. nat., série 4, vol. VII, p. 302).
